

JACQUES RIVIÈRE
ALAIN-FOURNIER

Correspondance

1904-1914

NOUVELLE ÉDITION
REVUE ET COMPLÉTÉE PAR
ALAIN RIVIÈRE
ET PIERRE DE GAULMYN

II

Juin 1907-juillet 1914

nrf

GALLIMARD

CORRESPONDANCE

1907
(*suite*)

135. JACQUES RIVIÈRE À HENRI FOURNIER
60 rue Mazarine, Paris
(suit à La Chapelle d'Angillon, Cher)

Bordeaux, le 5 juin 1907

Que c'est dur! Désert, vastitude, plus aucune anxiété, plus aucun désir. Lassitude et retombement. Et comme je vais être repris par tout ça! Comme j'aurai tôt fait de m'arranger ma petite vie! Et se dire que ce serait mieux ainsi!

Je voudrais faire un effort pour conserver dans mes lettres cette intimité si nouvelle, où nous étions venus. Je voudrais parler mal, comme quand nous causions. « Nous avons tant de choses à nous dire. » Déjà!

Tu vois. Je parle au hasard, rien que pour *te* parler, comme quand nous nous racontions si délicieusement n'importe quoi.

Mon frère étudie son piano. Il fait très beau. Je vois des arbres. Je suis très triste. Et puis tant d'autres choses aussi. On dînera *dans demi-heure* (pour Isabelle).

J'ai lu un peu de *l'Immoraliste*. C'est extrêmement passionnant. Quand j'en serai revenu à te faire des topos, je t'en parlerai.

J'ai envoyé mes 12 F à *l'Occident*.

J'ai fait un bon voyage. J'ai retrouvé brutalement toute la campagne, déjà toute d'été, et des vallons traversés, et des rivières. Vers le soir, nous avons suivi une large vallée. Et le

soleil à un bout l'illuminait toute horizontalement, dans une paix! Mais voici que je vais écrire. Je me tais.

Nous avons pu croire qu'il y avait beaucoup de choses que nous ne pouvions pas nous dire; mais ce n'était pas vrai. Quand nous étions ensemble, nous n'avions pas besoin de les dire. Nous les savions bien. Et c'est cela qui était charmant.

Maintenant plus rien : une indifférence, une incompréhension universelle. Même parmi ceux qui m'aiment beaucoup, je ne sens rien qui soit en communion véritable avec moi. Nous sommes de bons compagnons de voyage; mais il faudra nous séparer. Tandis qu'avec toi..., c'est l'injustice que nous soyons séparés. Injustice = désordre, arrangement défectueux.

Je ne sais plus que dire. J'ai si mal au cœur, une telle nausée de toute cette tranquillité où je suis repris.

Et le temps se passe. Et il faudrait vivre enfin. Jeu toujours vain. Préparer sans cesse un avenir, qui ne sera pas.

Que ce m'est une joie quand même de sentir que tu sentiras tout ce que je dis là!

Souvenirs respectueux et reconnaissants à Madame Barthe.

Très bonnes amitiés à Isabelle et à « la Bonne Femme »¹.

Ton Jacques R.

Je n'ai aucune envie d'écrire, de quoi que ce soit faire pour me faire connaître.

1. Semble désigner Alice Glomon, l'« amie pauvre » d'Isabelle qui loge avec elle. Voir lettre 126.

8 Juin 1907

Je suis à La Chapelle. Mes parents m'ont fait venir, jeudi dernier, passer ici ces huit derniers jours, en m'envoyant une dépêche peu explicite avec prière de partir immédiatement.

De sorte que, au début de juin, au milieu des révisions d'histoire, je me trouve en pleine campagne et en plein air, sans trop savoir comment.

La Beauce était couverte de carrés roses, jaunes, verts – indéfiniment. Cela était délectable, simplement, grossièrement et pourtant c'était en moi un plaisir unique et lointain que j'ai mis longtemps à me rappeler : – C'était cette délectation, étant enfant, de déployer et de couper pour la première fois les grandes feuilles vives, jaunes, vertes et rouges qui servaient à faire les petites rosaces qu'on appelait des « travaux manuels ». – Plaisir unique et pourtant nouveau, amplifié et expliqué : cette fois je comprenais le goût des couleurs, je sentais des yeux le colza, le sainfoin, la gesse ¹, le froment ; le colza jaune vif, le sainfoin vert...

J'ai ta lettre ce matin. Je sympathise. Mais je suis sûr que tu vas reprendre courage. Tu vas reprendre Claudel. – Je vais communiquer ton souvenir aux petites-bonnes-femmes. Je leur ai dit d'aller Dimanche à *Pelléas* en souvenir de toi. Hier, je regrettais beaucoup de manquer cela, en me chantant des bribes de « La Lettre » ² et en me rappelant les grandes ondes de l'orchestre.

Ici, j'ai trouvé sous la pluie fraîche, la campagne touffue et verte à n'y pas croire. Je l'avais presque oubliée ainsi : vivante, vivante et calme, après les fleurs, avant les fruits. Je ne puis m'empêcher, moi aussi, comme la terre mouillée d'être submergé, étouffé, étreint par l'inondation des feuillages, mais ma joie est inquiète, imparfaite. Je sens que je ne puis m'y abandonner ; que, mercredi, il va falloir repartir.

Ici, j'ai trouvé bonté et réconfort. À me voir ainsi attendu et écouté, j'oublie qu'il m'est défendu de parler selon « mon moi » le plus aimé. Par moments, je parle – et l'on ne me comprend plus et l'on ne me répond pas.

Un grand réconfort à mon arrivée : mes parents ayant compris que l'École Normale ne me servirait pas à grand-chose maintenant que ma grand-mère était à Paris et m'offrant de la laisser pour m'occuper immédiatement et tranquillement de la licence. J'ai refusé cependant et je continue, sans espoir, à préparer les sujets probables.

Oui, c'est exquis de se parler sans phrases. Mais quand on écrit, quand j'écris je ne puis faire autrement que de chercher, de solenniser pour arriver à dire la vérité. Ces apprêts, cette recherche, c'est un moyen, pas une fin. Tu le sais bien. Et pourtant à m'arranger ainsi, à faire des formules et des théories sur ce que j'ai senti, comme je les détériore. Comment dire par exemple, ce que je pensais hier soir, quand je voyais

le soir ramener vers le bourg, par la petite route blanche coupée dans la verdure entre les peupliers, deux hommes.

Pas encore reçu *Tânit*. Ai écrit à Leca. Tu m'écriras pour me parler de *Tânit*, de Frizeau et de ce que tu pourrais avoir reçu; mais je ne t'écrirai pas avant l'examen.

Je te serre la main.

H. Fournier

1. Nom d'une herbe de prairie (*lathyrus*).
2. Acte I, scène 2. Geneviève lit la lettre de Golaud à son frère; Golaud raconte comment il a rencontré Mélisande à la fontaine.

137. JACQUES RIVIÈRE À HENRI FOURNIER
60 rue Mazarine, Paris
(suit à La Chapelle-d'Angillon, Cher)

Samedi 8 Juin 1907

Voici la première de ces interminables journées d'été, si belles qu'on y succombe. Le rebord de ma fenêtre et aussitôt l'azur, la plénitude, le gonflement de « tout » le ciel. Et de nouveau je sens le vieux mal, le coup secret au cœur, l'attente cachée et irrémédiable. Un peu de brise dans la vigne-vierge qui déborde sur la terrasse. Aucun bruit. Je sens que c'est pleine mer, et que la rivière est gorgée. Et je sais que les coteaux sont de l'autre côté, qui y plongent.

C'est tout – Une grande amertume, le sentiment d'une insuffisance, d'une solitude irréparable.

*

Dimanche matin

Je viens de voir dans la Tribune des Collectionneurs du *Mercur*e (dans le dernier catalogue) qu'ils avaient une première édition (couverture bleue) de *l'Immoraliste* à 5 F. J'ai pensé à écrire tout de suite. Mais il vaut mieux que tu y ailles. S'ils l'ont tu le prendras, tu m'écriras aussitôt et je t'enverrai l'argent. Comme ça tu pourras le lire. C'est admirable.

Tu me diras en même temps ce que tu penses que ça coûtera comme port pour que je l'ajoute au mandat.

Il y a des choses rudement tentantes dans cette Tribune. Les *Cahiers d'André Walter* (sur Chine) 30 F. *Un Jour* (sur Holl.) 10 F. *Aréthuse – Tel qu'en songe – Poèmes anciens* (6 F) à l'Art Indépendant. Tu pourrais demander à voir ce dernier. Tu m'en parlerais.

Je me sens pris tout à coup de bibliophilite. Cela peut devenir grave. Je tiens surtout au Gide, parce que j'aurai une belle collection de ses œuvres :

Le Voyage d'Urien

Philoctète (tirage restreint)

Amyntas (5 F Première collection)

L'Immoraliste (Première édition)

Les Nourritures Terrestres (Première édition)

Le Prométhée mal enchaîné (Première édition)

Et voici. J'ai eu une idée curieuse pour *l'Occident*. Savoir si elle grandira. Ce serait très amusant.

Sois calme et sois reçu. Écris-moi, ou fais-moi écrire un mot de temps en temps pour me tenir au courant. Souvenir à Madame Barthe.

Amitiés à toutes deux.

Je pense sans cesse à toi.

J. R.

138. JACQUES RIVIÈRE À HENRI FOURNIER
60, rue Mazarine, Paris

11 Juin 1907

Je voulais te dire, l'autre jour, combien en retrouvant Friezeau, notre amitié à nous m'avait semblé plus précieuse. Quelle merveilleuse entente que la nôtre, au fond! Nous ne nous en sommes pas assez étonnés.

J'ai retrouvé un poème de toi, je l'adore. C'est :

*Et maintenant que c'est la pluie et le grand vent*¹...

C'est admirable. Je trouve ça un peu trop bien pour *Tânit*. Attends un peu pour voir si *l'Occident* ne voudrait pas de certains.

À ce propos j'aimerais beaucoup avoir d'autres choses de toi que j'avais, et que tu m'as reprises. Je te jure que cela ne risquerait rien. Et cela me ferait tant de plaisir.

J'ai pensé tout à coup aujourd'hui que tu avais de moi des petites ordures barrésistes, que je voudrais bien savoir détruites. Si ce n'est déjà fait, exécute-les. J'exige dans ta prochaine lettre un mot : « Elles ont vécu. »

J'ai détruit une foule de choses. J'ai gardé le carnet où se trouvent mes quelques essais de Lakanal. C'était trop amusant. Il y a des notes qui sont crevantes...

Hier soir, dans mon lit, j'ai eu une minute terrible. J'ai eu brusquement la vision que mon service m'avait diminué, que je ne me valais plus, que jamais je ne retrouverais une certaine lucidité d'avant, qui me donnait des joies admirables. N'y a-t-il pas *un peu* de vrai? Je me le demande avec anxiété.

Aujourd'hui j'ai découvert quelque chose sur moi-même, savoir, que j'étais un ambitieux. Au fond toutes mes pensées gravitent autour de cela : *arriver*. Non pas *arriver* en faisant l'hypocrite, ou par des concessions, mais *arriver* sain et sauf, intégral, et forçant le respect. Ce n'est pas beaucoup plus noble. Mais c'est comme ça. Et la violence de ce désir a quelque grandeur, quand même.

Oui, le petit jeune homme, timide et trop poli, c'est ça. Il veut arriver. Il veut qu'on parle de *lui*, qu'on l'insulte, qu'on le consulte, qu'on le révèle. Et le plus risible, c'est qu'il n'a rien de rien pour obtenir cela. On voit de ces choses.

Je ne dis pas tout cela, pour t'obliger à le réfuter. Je le dis parce que je crois qu'il y a beaucoup de vrai. J'ai perçu cela, ce soir, en voyant combien peu Léger, par exemple, s'inquiétait de se faire admirer ou simplement connaître. Ma passion à moi me pousse toujours à subtilement offrir quelque prétexte d'étonnement à mon interlocuteur. C'est très curieux.

*

Il faut rapprocher ceci de ce que je t'ai raconté, de ce gonflement d'orgueil, de ce désir de domination, qui m'a assailli un soir au théâtre.

Que je suis loin de Claudell
Et près de Gidel!

*

Il² me gêne par moments avec ses gestes et son bafouillage. Et pourtant il est fin, il voit souvent loin et juste. Il m'a raconté aujourd'hui une foule de choses intéressantes.

Il a connu Jammes au Lycée de Bordeaux. Puis il l'a perdu de vue. Puis ils se sont retrouvés par l'intermédiaire de Lacoste en 1897.

Au Lycée Jammes était turbulent et mauvais élève. Il s'occupait de chimie et d'hypnotisme. Un jour, pendant la classe d'un vieux professeur – que j'ai connu – il a endormi un de ses camarades. Scandale. Le vieux se lève. Jammes intervient : « Laissez, je vous en prie, je vais le réveiller. »

Il a quitté le lycée en seconde. Il a préparé son bachot dans une boîte. Au lycée, il avait fait un compliment en vers à un professeur de physique, lequel n'a jamais voulu croire qu'il fût de Jammes.

Gide et Jammes se sont connus en Algérie vers 1895, par l'intermédiaire de E. Rouart, qui les connaissait tous deux. Ils se sont liés très intimement. Pendant longtemps Jammes est allé passer le mois de Septembre chez Gide en Normandie – Puis il a cessé. Gide est allé voir Jammes l'an dernier. Ils sont restés ensemble quelque temps à Hendaye. Ils s'aiment beaucoup et se disputent sans cesse. – Gide est très frappé et bouleversé par l'esprit intuitif de Jammes. Frizeau disait : Gide est très étonné de voir que Jammes est tout de suite de l'autre côté du mur, alors que, lui, est encore à chercher les moyens les plus élégants de l'escalader.

Cette amitié doit être bien curieuse³.

*

Hier pendant que j'étais chez Frizeau, le jeune Léger, dont je t'ai parlé, est arrivé. Il venait de Pau. Jammes était allé chez lui – ils sont intimes – pour lui raconter son voyage à Burgos, où il a une tante religieuse, je crois. Il a été très frappé de la nudité et de la pauvreté des Franciscains.

À Hendaye, il lui est arrivé une histoire avec une aventurière très instruite, qui lui a raconté qu'elle traversait une

crise religieuse et lui a demandé un confesseur. En fin de compte, elle faisait les porte-monnaie. Jammes n'avait rien sur lui.

Je te dis tout cela au hasard, pour que tu y découvres de l'intéressant, s'il y en a.

Il paraît que Jammes s'est beaucoup informé de moi auprès de Léger. En effet il avait demandé à Frizeau de réunir 40 F pour payer une jambe de bois à un malheureux amputé, lui devant fournir avec sa mère, les 40 autres. Frizeau lui avait répondu qu'il ne connaissait que moi, qui fût susceptible de donner quelque chose, mais que j'étais à Paris. — D'où les questions de Jammes à Léger.

Ce petit Léger, en qui je découvre des lacunes, m'agace quand même par l'impertinence (non plus voulue) de son attitude fermée. Il a un petit air transcendant et sûr de lui, qui est extraordinaire. Pourtant il a l'air intelligent.

Je t'ai dit qu'il était créole, né aux colonies?

Je vois maintenant la connaissance de Jammes si facile à faire, que je n'en ai presque plus envie. Et pourtant!

Je vais connaître les Frères Leblond la semaine prochaine. Ils pourront m'être très utiles, je crois. Et puis ce sera amusant de causer peinture. Il n'y a pas, c'est en ce moment ma folie.

Cependant je soupçonne les Leblond, avec du goût, de ne pas voir très clair en bien des choses. Ils n'ont pas compris Denis!!! Et puis leur Lacoste vraiment! Non, même les tableaux de chez Frizeau, je trouve que ça n'existe pas. C'est plat, sans vibration, sans lumière. À côté de Redon, et de Gauguin, c'est quasi piteux.

Ce peut être un excellent garçon, d'ailleurs. Même je le soupçonne tel.

*

J'ai dépouillé ma chambre d'un tas d'horreurs, que par habitude et indifférence, j'y laissais. J'ai maintenant sur ma cheminée un petit socle de velours, sur lequel invinciblement j'imagine *La Danse*, ou tout au moins *l'Imploration*, ou une statuette de Maillol. Ne pourrais-tu pas, un de ces jours, chez Blot, demander combien *l'Imploration*. On a des surprises quelquefois. Et un Maillol?

*

Depuis ce voyage à Paris, je me sens une envie folle d'être riche. Je me dis : « Il faut que je sois riche. Je serai riche. » C'est très puéril. Mais c'est un désir terrible, si terrible que je finis par croire qu'il sera réalisé. Je ne sais pas ce que je ne ferais pas actuellement pour devenir riche.

*

Décidément, *la Dame à la faux*, c'est mauvais, mais d'un mauvais auquel on ne garde pas rancune, qui amuse même, qui par sa naïveté est sympathique. On se dit sans cesse : « Ce brave Saint-Pol-Roux ! » Seulement on s'embête bien par moments. C'est d'un irréalisme si voulu, d'une invraisemblance si irrémédiable. On ne se sent, ni « en pleine humanité », ni « au seuil du mystère ». Et puis, si bizarre que cela puisse paraître, il y a des choses qui font penser à Rostand. C'est la même préciosité, mais exaspérée, le même dialogue souvent.

N'empêche qu'il y a des « idées » curieuses ou belles. Seulement elles sont mal appliquées, réalisées.

*

J'ai presque achevé *l'Intelligence des Fleurs*. Toujours la même chose. Nous allons prendre ceci, qui est n'importe quoi ; et puis nous allons philosopher dessus avec des épithètes. Nous renverserons quelques vraisemblances, par-ci par-là, disant : ce qui est étonnant ce n'est pas... mais c'est... — Puis nous finirons par un paragraphe « pommé ». Et en route pour la librairie — Ce n'est pas fatigant, et ça rapporte bien.

Le plus terrible c'est qu'il doit être sincère.

Par moments on se laisse prendre, car c'est souvent habile. Seulement le ton doctoral nous détrompe vite. Et la poésie de ça, toute de grands mots ; de cadences et de terminaisons magistrales. Je comprends d'ailleurs que je me sois laissé prendre à ça.

Mais nous voyons plus haut.

JACQUES RIVIÈRE
ALAIN-FOURNIER

Correspondance 1904-1914

Jacques Rivière, futur directeur de la *N.R.F.*, Alain-Fournier, auteur du *Grand Meaulnes*, deux jeunes gens qui ne séparent pas « la vie d'avec l'art », comme l'a dit Francis Jammes. Tandis que se forment leur personnalité et leur amitié, on voit naître à travers eux tous les grands mouvements qui vont marquer le siècle : le cubisme, le nouveau roman d'aventures, la musique avec l'apparition de Stravinski et du *Sacre du Printemps*.

Publiée en 1926 par Isabelle Rivière, cette correspondance de 389 lettres est rééditée pour la première fois dans sa version intégrale. De nombreuses notices et notes accompagnent le texte, ainsi que plusieurs index, constituant un précieux instrument de travail. Les noms propres, réduits à des initiales dans l'ancienne édition, ont été rétablis.

nrf



9 782070 721351



91-1

A 72135

ISBN 2-07-072135-3

340 FF tc